

18e dimanche du Temps ordinaire (C)

— 3 août 2025 — Saint-Eustache —

Homélie du frère Gilles-Hervé Masson o.p. (13:55)

Qo 1, 2 ; 2, 21-23 / Ps 89 (90) / Col 3, 1-5.9-11 / Lc 12, 13-21

S'il vous arrive de ne pas avoir le moral, et ça peut arriver à tout le monde, ne comptez pas trop sur Qohèleth pour vous le remonter. Qohèleth, de bout en bout de son livre, respire une espèce de fatalisme, peut-être parfois de cynisme qui est, à la vérité, un peu pesant. Je me rappelle, c'est une manière d'image, mais d'un épisode quand j'étais aux études à Bordeaux en l'occurrence, au tout début de mes études de philosophie, il y avait un frère qui était un professeur très très lettré, et en sortant de l'office du matin, il était en train de touiller sa ricoré — il aimait beaucoup la ricoré — et on venait d'entendre du Qohèleth. Alors du Qohèleth, à 7h30 du matin en commençant la journée, à certains moments ça peut être dur ! Et je me rappelle ce frère, très très lettré, sachant plein de choses, disant sur un ton qui en disait vraiment très long : « Ce Qohèleth ! quand même ! » et effectivement ...

Vous avez entendu ce premier verset qui est très très connu : « Vanité des vanités, tout est vanité ! » À vrai dire, ce mot de « vanité » ne rend pas tout à fait l'image qui est derrière. Les premiers mots en hébreu, c'est « *havel havalim* » = « buée des buées, tout n'est que buée ». Et c'est une image qui nous parle, nous connaissons tous ce phénomène de la buée que l'on fait avec son souffle sur une vitre et qui sitôt qu'elle s'est déposée, s'évanouit, elle est complètement évanescence.

Il n'empêche que, même si Qohèleth a ses côtés un peu âpres, il dit quelque chose de vrai. On l'entend dans le psaume : « L'homme n'est qu'un souffle, ses jours sont une ombre qui passe. » « Il est comme la fleur des champs qui fleurit le matin, le soir, elle est fanée, desséchée, même la place où elle était l'ignore. » Et pourtant, nous avons une consistance. Nous disons — parce que notre foi nous le dit — nous disons que, une fois que nous sommes venus à l'existence, nous ne repassons plus jamais de un, l'exister, à zéro, le néant. Une fois que du Seigneur nous avons reçu la vie, le mouvement et l'être, nous sommes inscrits sur un horizon d'infini, un infini d'exister, qui idéalement correspond à un infini d'aimer. Nous participons, de quelque manière, du Mystère que Dieu est Lui-même, Lui qui est Lumière, Lui qui est Vie, Lui qui est Amour. Autant de mots qui nous parlent sans doute, mais qui demanderaient ou suggéreraient des explorations nombreuses et patientes.

Alors oui ! nous avons une consistance. Et en commençant à méditer sur les textes que nous entendons aujourd'hui, je ne peux pas facilement oublier ceux que nous avons médités la semaine dernière, lorsque nous avons entendu dans l'Évangile selon saint Luc — en pensant aussi à son parallèle dans saint Matthieu — les quelques mots, qu'à leur demande, Jésus va donner à ses disciples. Non pas un formulaire de prière en plus, mais une matrice de prière : « Seigneur apprend-nous à prier. » C'était le titre si simple, tellement évangélique, d'un grand esprit qui était dom André Louf : « Seigneur apprend-nous à prier. »

Et ce que je retiens, c'est deux choses. La première : c'est que les disciples demandent cela à Jésus après que lui-même est sorti d'un moment de prière à lui, un moment de cœur à cœur avec son Père. Manière de vous dire que notre prière, elle émane directement de la prière du Seigneur lui-même. Et quand il veut nous introduire à la prière, nous former à la prière, nous mettre dans une école de prière, qu'est-ce qu'il fait ? Il nous donne ces quelques mots, quelques mots seulement, si courts, que nous disons si souvent, qui sont ceux du *Notre Père*. On les redira tout à l'heure, juste avant de communier. Et le prédicateur, ici, la semaine dernière, nous disait « Redites souvent le *Notre Père* », « Redites souvent le *Notre Père* ». Et il avait raison. Tertullien, un des Pères de l'Église, disait : « Le *Notre Père* c'est comme un condensé, un résumé de tout l'Évangile. » et le *Notre Père*, on peut le redire au long — d'ailleurs on le fait pas mal : si

dans la journée vous dites le Rosaire, si vous célébrez l'office, alors le *Notre Père* est sur vos lèvres plusieurs fois par jour. Mais comme me le disait quelqu'un cette semaine, au cours d'un entretien, quelquefois on dit le *Notre Père* morceau par morceau, on s'arrête sur des choses qui nous parlent. Je pense à la petite Thérèse qui, elle, aimait à s'arrêter sur ces premiers mots : « Notre - Père », « Notre Père » qui une manière de se poser, non pas devant un Dieu lointain, mais devant un Dieu proche, devant un Dieu dont on est l'enfant. D'autres prient selon leurs circonstances pour que le pain soit donné ; nous tous, sans doute, nous prions, et ce n'est pas si facile que ça, pour ne pas entrer en tentation, pour être délivrés du mal et c'est un combat de chaque instant.

Aujourd'hui, nous avons cette parabole que nous livre le Seigneur sur la base d'une demande qui lui est faite par quelqu'un : « Dis à mon frère de partager avec moi notre héritage. » et Jésus de se récrier : « Homme, qui donc m'a établi pour être votre juge ou l'arbitre de vos partages ? » Luc nous montre-là quelqu'un qui sans doute a grande confiance dans l'autorité de Jésus mais qui se trompe aussi sur la mission propre de Jésus. Il n'est pas venu pour dirimer nos petits débats, il n'est pas venu pour distribuer des richesses. Non ! il est plutôt venu pour ressaisir à la source notre attitude de fond par rapport aux biens de ce monde.

Je vous fais pas un dessin, ça a sans doute toujours été comme ça — mais aujourd'hui on le voit de près grâce aux écrans, grâce aux réseaux sociaux — les grands de ce monde (entre autres) n'en ont jamais assez ! Et le spectacle que nous voyons aujourd'hui avec une impudence à peine croyable, c'est que plus on s'en met plein les poches, mieux c'est ; plus on a de pouvoir, mieux c'est. Et qui est-ce qui en fait les frais ? Ce sont les petits. On peut tuer directement, ou indirectement d'ailleurs, des milliers, des centaines de milliers, des millions de gens. Si par hasard ça accroît le petit pouvoir de tel ou tel despote, ça ne semble poser aucun problème. Et pourtant, ces gens qui semblent avoir une victoire aussi sanglante qu'éclatante aujourd'hui, seraient bien inspirés de méditer les paroles de la petite Marie, la Vierge de Nazareth : « Il comble de biens les affamés, renvoie les riches les mains vides, il renverse les puissants de leur trône, il élève les humbles. »

Ainsi est le Seigneur qui nous veut attachés à l'essentiel. Et dans ces semaines de creux de l'été, peut-être que nous pouvons, à l'occasion, prendre le temps de revenir à ce qu'on appellerait ailleurs, par exemple dans l'Évangile de Jean : « l'unique nécessaire ». Cet unique nécessaire qui n'est rien d'autre que le Seigneur lui-même. Vous souvenez-vous d'une phrase qui est dans l'Évangile, lorsque Seigneur lui-même nous dit : « Là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur. » (Mt 6,21) Alors, si comme Picsou et Arpagon notre trésor est à la banque, le cœur sera à la banque ; si comme disciples du Seigneur notre trésor, c'est notre Dieu, l'amour de Dieu, c'est notre frère, c'est la justice, c'est la paix, alors notre cœur sera tout entier orienté vers le Seigneur, vers nos frères et sœurs, vers le bien, vers la justice et vers la paix.

Il est difficile de se gagner à l'essentiel, il est difficile de se garder près de l'essentiel, et absolument personne n'y échappe, pas même ceux et celles qui font profession de vie religieuse. Ils le savent sans doute mieux que tout le monde, c'est un travail de chaque instant que de garder son cœur libre de toutes les attaches qui pourraient en étrécir le champ d'action, qui pourraient en modifier, en le restreignant, le rythme, le battement, la pulsation — Garder son cœur libre. Tout le monde sait ce qui arrive — et c'est quand même quelque chose de très parlant —, tout le monde sait ce qui arrive si souvent dans les disputes d'héritage. Lorsqu'il y a des disputes d'héritage et qu'il y a des conflits, ce qui apparaît, ce n'est rien d'autre que la vérité des relations antécédentes et, évidemment, elles explosent d'autant plus rapidement et violemment que la mise à remporter est importante.

Privilégier la relation, l'être-avec, plutôt que l'avoir, au dépend de. Privilégier l'être-avec et privilégier sa propre liberté. Ça, c'est l'idéal évangélique — ça c'est l'idéal évangélique, et c'est un idéal non pas d'abord d'ascèse, non pas d'austérité, de privations, c'est d'abord un idéal de liberté. Ne pas avoir le cœur empesé. Vous vous souvenez de ce que disait le pape François — il

parlait de l'Église mais ça s'applique à chacun d'entre nous : « Il faut autant que possible voyager léger. », éviter ce que les Romains appelaient les *impedimenta*, ces bagages encombrants qui vous empêchent d'avancer, ou bien ces poids qui vous empêchent de décoller.

Alors nous pouvons réentendre l'invitation de saint Paul aux Colossiens, dans ce passage que j'aurais pu prendre le temps de commenter, je ne le fais pas, mais qui est tellement beau et qui tellement énergique, et qui nous parle au présent : « Vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez donc les réalités d'en haut ! » C'est-à-dire, recherchez le Christ, parce que lui, il est là-haut, assis à la droite de Dieu. « Pensez aux réalités d'en haut et non à celles de la terre. »

Ce que la mort du Christ et sa résurrection nous a valu, c'est cette liberté des enfants de Dieu, c'est cette entrée en fraternité avec quiconque partage notre humanité.

Et je voudrais terminer en citant et en mettant en relief ce dernier verset, est si fort, de la deuxième lecture. C'est un des passages, il y en a d'autres, mais c'est un des passages où on saisit combien saint Paul — chez qui le pharisien de temps en temps remonte à la surface —, mais c'est un des passages où l'on saisit combien saint Paul a saisi la force incroyable de l'Évangile, qui dynamite de l'intérieur tous les murs que nous pouvons construire; toutes les barrières auxquelles nous pouvons nous complaire. Il dit et écoutez bien, c'est lui qui le dit : « Il n'y a plus le païen et le Juif, il n'y a plus le circoncis et l'incirconcis, il n'y a plus le barbare ou le primitif, l'esclave et l'homme libre ; mais il y a le Christ : il est tout, et en tous. »

En entendant ce soir le vieux Qohèleth nous avertir sur l'évanescence des choses, en écoutant la parabole que le Seigneur nous raconte pour nous recentrer sur l'essentiel, laissons-nous toucher par la force de cette parole de l'apôtre saint Paul et que notre regard s'élargisse pour en tout, en tous, en toutes, ne voir que le Christ qui sollicite notre liberté et notre générosité.

AMEN